5 Septembre 1918.

IIIme Série — Prix du N° 50 Centimes. — N° 1

# L'Ame Belge

*On a le droit d'être orgueilleux*
*quand on se défend contre l'injustice.*

Auguste Orts.

## PEAU NEUVE

Pour une bonne semaine que notre numéro est en retard, on a déjà fait courir vingt bruits sur notre compte, mis à part celui de notre mort.

La vérité sur nos embarras, la voici. Comme on fait de toutes les provisions, nous avons puisé sans regarder dans notre réserve de papier que nous tenions pour suffisante. Mais, il n'y a guère, notre dernier ballot éventré, impossible de barguigner : notre pénurie nous menaçait bel et bien dans notre existence. Il fallut sur-le-champ courir à droite et à gauche, réunir des fonds, faire un marché, supplier, attendrir. Dix jours ne sont pas de trop pour sortir de ces difficultés insensées; *l'Ame belge* nous l'avons déjà dit a volé jusqu'ici de ses propres ailes mais, enfin, l'affaire, grâce à l'intervention de quelques patriotes intelligents, est maintenant dans le sac et nous retournons avec joie dans la bataille avec de nouvelles munitions. Par exemple, il s'agira d'être économe. Pour pratiquer cette vertu nous avons l'obligation de changer notre format et de bourrer nos pages; nos lecteurs n'y perdront aucun avantage à la condition de consentir à payer dorénavant dix sous notre prose. C'est encore pour rien, s'ils veulent bien mesurer une seconde, indépendamment de nos frais, la rémunération légitime de notre petit personnel dont nous ne dirons jamais assez la peine ingrate et l'obscur dévouement.

***

Après les dix numéros du premier départ de *l'Ame belge*, les trente-neuf numéros de notre seconde série nous ont attaché le public que nous avons voulu conquérir.

Revue d'idées, en plein combat contre l'infâme oppresseur, ne bornant pas sa tâche à renseigner ses fidèles sur les événements quotidiens, elle a fait son butin de tous les éléments d'union pour la Patrie, dont elle a reconnu la sincérité. Ses ambitions croissent avec son succès, à mesure surtout qu'on fait écho à ses soucis pour l'avenir, à son désir de fortifier l'esprit public, et, dans

cet ordre, à son franc-parler, au culte qu'elle a voué à nos morts, aux violences que la raison et la nécessité lui conseillent à l'endroit des empoisonneurs.

Dans la troisième série de notre prohibé dont nous écrivons aujourd'hui la première page, nous souhaitons en plus d'entretenir de temps en temps nos amis des problèmes inéluctables de l'après-guerre, et de proposer à leur attention des solutions pratiques inspirées de ce corps d'idées et de sentiments, dont nous avons tiré notre force et que nous continuerons à développer. Sans prétendre à publier des études définitives, nous serions heureux si les notes qu'on trouvera ici, à différentes reprises, sur des questions brûlantes avaient pour effet de toucher l'opinion et d'amorcer de fructueux débats. Ainsi, on lira plus loin l'article qu'un de nos nouveaux collaborateurs nous a donné sur le conflit des langues. Une autre fois, les préoccupations économiques auront leur place et, enfin, nous ne désespérons pas de faire l'accord, dans ces colonnes, sur les moyens, en matière religieuse, de pacifier les esprits.

Tels sont nos vœux. Si les Allemands devaient un jour prendre notre compagnie au trébuchet, qu'ils soient alors ceux de nos successeurs !

* * *

C'est un bon moment pour repartir.

Jamais encore, sur le front, les événements n'avaient marché pour nous comme aujourd'hui. Les soldats de Foch, après avoir, pour la seconde fois, barré la route à la puante invasion qui souille l'occident, délivrent, sur certains points, une région qu'ils n'avaient plus revue depuis 1914. Il n'y a pas un homme digne de ce nom dont la pensée ne vive avec eux et, parmi nous qui demeurons à l'arrière, il n'y a pas un bon citoyen qui ne doive soutenir leur épopée de toutes les forces de son âme.

Ils nous promettent la liberté et ils arrivent !

Gardons pure et haute la flamme où s'alimente l'amour de notre chère Patrie. L'heure est belle et nous sourit.

Troisième série, numéro un, en avant marche !

MICHEL JADIN.

# LA QUESTION FLAMANDE

2 août 1918.

*Ce jour-là, par exception, il y avait peu de monde dans la voiture du tram qui nous conduisait à X... Dans un coin de la voiture, un homme d'âge, cheveux blancs, barbe blanche. A sa droite, un prêtre dont l'accent révélait une origine wallonne. En face d'eux, deux hommes d'âge mûr. Ils devisaient de la question flamande que l'homme à la barbe blanche paraissait connaître pour avoir, autrefois, pris une certaine part au mouvement flamand. Les notes que nous avons recueillies sur notre carnet de voyage*

*nous ont permis de reconstituer cet entretien. Nous demandons pardon à l'homme à la barbe blanche de l'indiscrétion que nous allons commettre.*

*Il parla ainsi :*

Parmi les questions de politique intérieure qui se poseront après la guerre, la plus grave, parce que la plus irritante, est celle des langues. Au lendemain de l'invasion, on a pu croire un moment que le souffle patriotique, qui faisait battre les cœurs, permettrait de donner à cette question, après la guerre, d'accord avec le parti flamingant, une solution basée sur la condescendance et dictée par la modération. Cette illusion, nous ne l'avons point partagée. Oh, sans doute, nous ne croyions pas qu'une fraction de ce parti allait faire alliance avec l'ennemi et demander à la protection des armes allemandes le triomphe de son programme, mais nous n'attendions pas davantage, de nos communes souffrances, l'apaisement du conflit. C'est que le danger ne vient pas de ceux qui ont conclu cette alliance; ils n'ont point d'autorité, l'administration allemande ne s'est même pas donné la peine de consulter leur casier judiciaire. Le danger est inhérent aux tendances prédominantes de ce parti, à ce programme de flamandisation à outrance qui doit tôt ou tard conduire à la séparation.

Qu'est-ce que le parti flamingant ?

Nous l'avons vu naître, grandir, évoluer.

* * *

Il ne s'est point agi à l'origine d'un parti, mais d'un mouvement d'idées, mouvement purement intellectuel et littéraire, tendant au développement de la littérature flamande, à la diffusion de la connaissance de la langue flamande dans les classes supérieures, en même temps qu'à l'épuration de la langue parlée. Les David, les Willems et beaucoup d'autres qui furent les inspirateurs et les chefs de ce mouvement, avaient l'âme profondément belge : ils ne songeaient à établir entre la Flandre et la Wallonie, ni une séparation politique, ni une séparation administrative, ni même une séparation linguistique absolue; ils comprenaient l'intérêt que les flamands de toutes les classes ont à connaître la langue française. Ce mouvement ne pouvait porter ombrage à la Wallonie, pas plus que le mouvement parallèle en faveur de la création d'une littérature wallonne ne pouvait porter ombrage à la Flandre.

Tel fut le premier stade du mouvement flamand.

* * *

Celui-ci ne tarda pas à poursuivre un autre objet. Les ministères libéraux qui s'étaient succédés au pouvoir, avaient commis la faute de ne pas tenir compte suffisamment du caractère bilingue du pays, dans la nomination des fonctionnaires et employés appelés à exercer leurs fonctions dans la partie flamande du pays. Nous avons connu, en ce temps, en Flandre, des brigadiers de gendarmerie ignorant le flamand et dressant leurs procès-verbaux à l'interprétation d'assistants qui avaient appris le français à la caserne, des employés chargés de la distribution des billets dans les gares flamandes et des gardes de

chemin de fer véritablement incapables de remplir leurs fonctions. Ces abus étaient nombreux et, comme on en faisait remonter la responsabilité à l'ancien ministère libéral, le parti catholique s'en empara comme d'une arme de combat. La question flamande revêtit ainsi un caractère politique. Le *Bien Public* ouvrit une colonne intitulée « Nos griefs », où étaient signalés tous les faits de cette nature.

Cette lutte pour le redressement des griefs forme le deuxième stade du mouvement flamand.

* * *

Assurément, on peut et l'on doit condamner ces abus; ils sont condamnés par tous les Belges que n'aveugle pas la passion soulevée par la querelle des langues. Sous cet aspect, le mouvement flamand n'accusait aucune tendance séparatiste, mais il avait fait un pas de plus. Il était devenu un aliment des luttes politiques. Cet aliment n'avait aucun caractère confessionnel; il arriva fatalement, après que le parti catholique eût attaché le grelot, que ses adversaires se chargèrent de le faire sonner à leur tour en vue de s'attirer le suffrage des masses. Cette lutte pour le redressement des griefs ne supprimait point, d'ailleurs, du mouvement flamand les efforts en vue du développement de la littérature flamande, de la diffusion de la connaissance de la langue flamande et de l'épuration de celle-ci. Ainsi compris, le mouvement flamand était sympathique aux masses populaires. Dans le principe, les revendications des flamands étaient modérées et justes, mais où devaient s'arrêter, en matière d'enseignement, les efforts en vue du développement de la culture flamande? Pour donner aux flamands la garantie que leurs droits seraient respectés à l'avenir, n'y avait-il pas lieu d'introduire des réformes en matière administrative? Ces réformes ne devaient-elles pas s'étendre à l'armée? Dans quelle mesure la loi devait-elle imposer l'emploi du flamand? Il n'était pas aisé de fixer la limite rationnelle que les revendications ne devaient point franchir et, comme les chefs des anciens partis voulurent résister à ce qu'ils considéraient comme des exagérations d'un mouvement légitime, il se forma, au sein de chaque parti, une fraction qui fit de la surenchère politique, menaçant de se séparer du tronc, si l'on n'accueillait pas ses revendications dans le programme commun.

C'est ainsi que naquit un parti *flamingant*, ce fut le troisième stade de l'évolution du mouvement.

* * *

La question flamande fut désormais irritante parce qu'elle imposait aux wallons, pour l'admission aux emplois publics, une condition qu'ils remplissaient plus difficilement que les flamands, bilingues par tradition, parce qu'en même temps elle froissait beaucoup de flamands, spécialement en matière d'enseignement, dans leur désir de culture française. Il restait cependant à franchir une étape pour arriver au mouvement flamand dans son état actuel d'évolution.

Lorsqu'on définit les divers stades d'un mouvement d'idées, l'on ne peut envisager celui-ci que dans sa marche générale. Il n'existe pas entre ces divers

stades une séparation nette, précise. Parmi ceux que l'on qualifie de flamingants, il en est aujourd'hui encore qui ne veulent pas autre chose que le développement de la littérature flamande, la diffusion de la connaissance de la langue flamande, l'épuration de celle-ci, et l'exclusion des griefs créés par la pratique administrative d'autrefois. Ce sont généralement des hommes d'âge très mûr. Ils se rattachent aux deux premiers stades d'évolution. Il en est d'autres se rattachant plus directement au troisième stade du mouvement flamand, que nous ne voulons pas suivre parce qu'ils vont, particulièrement en matière administrative, au delà des nécessités de la pratique, s'inspirant de formules vides de sens, et parce qu'en matière d'enseignement ils compromettent, par leur manie exagérée de bilinguisme, la formation intellectuelle de la jeunesse. Nous combattons leurs idées dans ce qu'elles ont d'excessif; nous ne cotons pas pour cela notre patriotisme plus haut que le leur, ils ont toute notre estime et souvent notre amitié et notre admiration. Mais nous sommes loin de la politique de bilinguisme qui a caractérisé les débuts du mouvement flamand. Ceux qui dans le mouvement flamand actuel se rattachent aux trois premiers stades d'évolution, ne sont plus que l'exception. La tendance prédominante du parti flamingant — nous ne disons pas du mouvement flamand — est devenue essentiellement séparatiste.

Cette tendance se manifeste dans le programme actuel du parti flamingant, dans ce programme de flamandisation à outrance dont la réalisation successive doit tôt ou tard conduire à la séparation. Sans doute, beaucoup se défendent contre le reproche de vouloir la séparation, et, parmi eux, il en est qui sont sincères, mais s'ils ne veulent pas la séparation, il n'en est pas moins vrai que leur programme y conduit. Cette thèse de la séparation administrative et même politique, par la formation d'un Etat fédéral, ils ne la considèrent pas, comme une revendication antipatriotique. C'est par opportunisme qu'ils la rejettent; ils se considèrent comme « flamands », non comme *Belges*. La guerre ne les a pas corrigés; ils n'ont toujours pour l'âme belge que des ricanements. Pour eux, il existe entre les flamands et les wallons une différence de tempérament et de race qu'aucune union politique ne pourra jamais effacer. Les flamands et les wallons peuvent, unis sous un même sceptre et soumis aux mêmes institutions civiles et politiques, former un Etat, non un peuple. La Révolution de 1830 a créé l'*Etat Belge;* il n'existe pas de peuple belge, de nation belge. La Belgique n'est pour eux qu'une forme plus ou moins heureuse de Gouvernement; leur chant national n'est plus la Brabançonne, c'est le Lion de Flandre; ils ont aussi leur drapeau, Lion noir sur fond d'or, ce n'est plus le drapeau aux couleurs nationales. Certes, nous leur savons gré de ce qu'ils n'ont pas pactisé avec l'ennemi et nous rendons hommage à leur attitude pendant l'occupation, mais il faut bien le dire, lorsqu'on envisage, non les dangers de l'heure présente, mais ceux de demain, il n'y a point entre eux et la fraction du parti activiste qui poursuit la constitution d'un Etat fédéral, de différence essentielle : leur conception de l'Etat belge est la même et ils ont le même chant national, le même drapeau, le même programme.

Ceux qui pensent ainsi dominent dans ce qu'on appelle le parti flamingant; ils ne forment pas la masse des flamands.

C'est sans eux et, s'il le faut, contre eux, que la question flamande doit recevoir sa solution législative.

Quelle doit-être cette solution?

Il faut se garder des solutions extrêmes lesquelles conviennent très peu au tempérament belge.

* * *

Le programme flamingant, même chez ceux qui déclarent ne pas vouloir aller jusqu'à la séparation administrative, comprend essentiellement : la flamandisation de l'enseignement, la flamandisation de l'administration, la flamandisation de l'armée.

* * *

La flamandisation de l'enseignement a reçu sa réalisation à peu près complète dans l'enseignement primaire, grâce à l'application que les bureaux ont faite, sous l'inspiration allemande, de la nouvelle loi organique : défense est faite d'enseigner le français pendant les cinq premières années, l'enseignement du français n'étant toléré que pendant la sixième et dernière année, sans qu'on puisse alors y consacrer plus de trois heures par semaine. Cette concession a même disparu des nouvelles instructions. C'est aussi ce programme de flamandisation intégrale de l'enseignement qui inspire les efforts de ceux qui veulent transformer purement et simplement l'université de Gand en université de langue flamande. Aucune autre solution ne les satisfait, ni le dédoublement de l'université de Gand, ni la création d'une université flamande ailleurs qu'à Gand. Ils ne se contentent pas du droit pour ceux qui le désirent, de faire donner à leurs enfants une instruction supérieure en langue flamande, c'est la suppression du bilinguisme en Flandre qui est le but de leurs efforts; il faut que disparaisse ce centre d'influence française qu'est l'université de Gand. Le journal *Eendracht*, publié à Anvers sous la censure allemande l'a dit en saluant la création de l'université érigée à Gand par les Allemands : *Uit is het met het tweetalig Vlaanderen*. Dans l'enseignement moyen et humanitaire, ce programme n'a pu jusqu'ici recevoir une réalisation complète; les flamingants ont accepté la dualité de langue didactique répondant à la politique de bilinguisme qui caractérisait le troisième stade d'évolution. On peut n'y voir qu'une étape et le jour où ils voudront la franchir, ils le feront d'autant plus aisément qu'ils trouveront appui auprès de ceux qui ont été les adversaires de l'introduction d'une seconde langue, à titre de langue didactique. Ce chevauchement de l'enseignement sur deux langues produit des résultats si déplorables que l'on ne manquera pas de se demander s'il ne vaut pas mieux aller résolument aux humanités exclusivement flamandes.

Et ne voit-on pas que le mouvement en faveur de la séparation administrative qui est aujourd'hui déjà dans les vœux d'un grand nombre de flamingants, en le supposant momentanément dominé, renaîtra bientôt avec les plus grandes

chances de succès dans cette Flandre complètement flamandisée, par la voie de l'enseignement, même dans ses classes supérieures ?

* * *

C'est une erreur de croire que la grande masse des flamands adhère à ce programme. La bourgeoisie et spécialement la bourgeoisie des villes y est hostile. Dans toutes les classes, l'immense majorité des pères de famille comprend la nécessité d'assurer aux enfants l'usage de la langue française. Les événements actuels ne permettent pas de créer un mouvement en faveur d'une politique nouvelle en matière de langues. Il convient cependant d'esquisser ici un programme qui répond à l'idée d'un grand nombre de flamands et qui, prenant pour base la liberté du père de famille, aura précisément pour résultat de maintenir le bilinguisme qui existe en Flandre et qui est la barrière la plus efficace opposée à la séparation administrative.

Les idées directrices de ce programme sont :

a) La question n'est pas de savoir s'il est heureux qu'il y ait un mouvement flamand. Il existe et il faut en tenir compte. Mais il faut tenir compte aussi de ceux, nombreux en Flandre, qui estiment que c'est la langue française qui doit rester la langue véhiculaire de l'enseignement. Ceux qui pensent ainsi ne sont pas encore prêts à se laisser mettre sous tutelle. La question de l'enseignement du flamand sera moins irritante le jour où partisans et adversaires du mouvement flamand cesseront de vouloir imposer aux autres ce qu'ils veulent pour eux-mêmes.

b) Le bilinguisme tel qu'on le conçoit aujourd'hui produit les résultats les plus déplorables. Ce chevauchement de l'enseignement sur deux langues a pour conséquence que beaucoup de jeunes gens n'en savent plus à fond aucune. Au point de vue de la formation humanitaire, on peut préférer les humanités exclusivement flamandes au système de dualité qui caractérise le programme actuel.

c) Dans son ensemble, le programme de l'enseignement doit s'adapter à la situation réelle du pays au point de vue linguistique. Ce n'est pas le pays qui est bilingue ; c'est la Flandre qui est bilingue. Car, pour ceux-là même dont le français n'est pas la langue usuelle, il est la langue des affaires. C'est la suite d'événements historiques et de nécessités pratiques. Le programme doit tenir compte de ces nécessités en même temps que de la volonté des pères de famille. Dans un pays bilingue, l'on doit se garder d'accorder à l'une des langues une prédominance exclusive de l'autre, mais ce n'est pas à dire qu'il faut leur faire dans l'enseignement une part égale. Mieux vaut, pour la formation scientifique de la jeunesse, qu'une d'elles serve de langue véhiculaire, l'autre étant enseignée comme seconde langue. C'est au père de famille qu'il doit appartenir de décider s'il enverra son enfant à l'école de langue didactique française ou à l'école de langue didactique flamande. Ce n'est pas le rôle de l'Etat de se substituer à lui pour faire ce choix.

* * *

Nous voudrions, pour la réalisation de ce programme, voir inscrire dans la loi les principes suivants :

A. *Enseignement primaire.* — I. Dans la partie flamande du pays, la langue véhiculaire sera le flamand; toutefois, il appartiendra aux administrations communales de décider que la langue véhiculaire sera le français dans telles écoles qu'elles détermineront en tenant compte des desiderata des pères de famille.

II. Le français sera enseigné comme seconde langue dans les écoles dont la langue flamande sera la langue véhiculaire; le flamand sera enseigné comme seconde langue dans les écoles dont la langue véhiculaire sera le français.

III. Cet enseignement de la seconde langue commencera à partir de la troisième année d'étude, en supposant qu'il y ait six années d'enseignement.

IV. Le père de famille aura le libre choix de l'école où il enverra ses enfants.

B. *Humanités.* — I. Il y aura des athénées ou des sections d'athénées où l'enseignement des humanités sera donné en langue flamande, outre des athénées ou des sections d'athénées où l'enseignement sera donné en langue française.

Il appartiendra au Gouvernement de déterminer quels athénées seront de langue française ou de langue flamande; ou d'organiser, s'il y a lieu, dans un même athénée, deux sections.

II. Dans les athénées ou les sections d'athénées où la langue flamande sera la langue véhiculaire, le français sera enseigné comme seconde langue; dans les athénées ou les sections d'athénées où le français sera la langue véhiculaire, le flamand sera enseigné comme seconde langue.

III. Le père de famille aura le libre choix de l'athénée ou de la section d'athénée où il enverra ses enfants.

Il appartiendra au Gouvernement de déclarer que ce programme doit avoir nécessairement pour complément un enseignement supérieur en langue flamande; trois solutions sont possibles : 1° la transformation de l'université de Gand en université de langue flamande; 2° le dédoublement de l'université de Gand; 3° la création d'une université flamande ailleurs qu'à Gand. Cette question du choix du moyen ne pourra reçevoir une solution adéquate aux nécessités que lorsqu'on connaîtra l'importance qu'auront au point de vue du nombre des élèves, les humanités de langue flamande. On constatera, d'ailleurs, dès les premières années, l'étendue réelle du mouvement d'idées en faveur d'un enseignement flamand. La question pourra ainsi recevoir sa solution lorsque la première rhétorique entrera à l'université et ce n'est pas trop de disposer de six ans pour créer une université. Si l'on s'arrête à la solution intermédiaire, il restera à examiner si le dédoublement doit être complet ou s'il n'y a pas lieu de maintenir la langue française comme seule langue didactique pour l'enseignement de certaines matières.

Ce programme serait très heureusement complété au point de vue du

maintien de l'unité nationale par l'inscription graduelle de l'enseignement du flamand dans les écoles de la Wallonie.

* * *

Que les fonctionnaires qui sont en rapport avec le peuple flamand doivent comprendre et savoir parler couramment sa langue, personne ne le contestera. Mais ce n'est pas à cela que se limite la revendication des flamingants. S'il ne vont pas tous jusqu'à dire qu'un flamand doit avoir le droit de s'adresser en flamand à n'importe quel fonctionnaire belge, quelle que soit la région du pays où il se trouve, si la plupart paraissent ralliés à l'idée : « Le flamand en Flandre, le français en Wallonie », tous veulent que les fonctionnaires ou employés de l'administration centrale connaissent les deux langues, sans distinction de grade. C'est pour les wallons l'exclusion de tous les emplois de l'administration centrale, en attendant que la logique les exclue aussi des fonctions politiques ; si l'on part de l'idée qu'un flamand doit avoir le droit de s'adresser en flamand à tout fonctionnaire et même à tout employé technique de l'administration centrale, lui déniera-t-on le droit de s'adresser en flamand à un gouverneur de province ou à un ministre ? Si l'on réalise sur ce point le programme flamingant, il est probable que le mouvement en faveur de la séparation administrative et même de la séparation politique gagnera, plus tôt qu'on ne pense, des adeptes se multiplier dans la partie wallonne.

L'égalité absolue des langues inscrite au programme flamingant en matière administrative est une utopie en régime unitaire ; il y aura toujours une langue qui servira aux relations courantes, vis-à-vis de laquelle l'autre ne sera employée que par exception et la prédominance ira fatalement à la langue française, à raison d'abord de la supériorité que lui donne son caractère de langue mondiale, ensuite parce que ce serait une utopie de croire que la connaissance du flamand pourra jamais s'étendre en Wallonie d'une manière suffisante pour que les wallons deviennent bilingues au point où les flamands le sont.

Cette idée que tous les fonctionnaires doivent comprendre et savoir parler les deux langues, nous l'avons souvent entendu exprimer par des flamands qui pourtant ne sont pas inféodés au parti flamingant. C'est un idéal qu'il est impossible d'atteindre dans la situation actuelle, sans de grands froissements et d'injustes exclusions. C'est ici qu'il faut de la condescendance et de la modération. Ce n'est point l'élévation ou l'infériorité du grade qui détermine chez le fonctionnaire la nécessité de la connaissance de la langue flamande. C'est la nature de ses fonctions. C'est aux administrations centrales, provinciales ou communales à veiller à ce que ceux qu'elles appellent dans leur sein soient à même de remplir leurs fonctions dans les circonstances de fait où ils se trouvent placés. La loi pourrait créer un service de contrôle et de surveillance auquel pourraient être adressées les plaintes de ceux qui se croiraient victimes de l'incapacité d'un fonctionnaire ou employé en matière linguistique ; si l'on craint que les administrations montreraient peu d'empressement à faire droit à des griefs

qui seraient fondés, on pourrait décréter que ce service devra périodiquement faire rapport à la Chambre des réclamations qui lui seront adressées. Mais n'allons pas au-delà des mesures exigées par les principes de justice et les nécessités de la pratique. L'inscription graduelle de l'enseignement du flamand dans les écoles de la wallonie nous rapprochera peu à peu de ce que l'on peut considérer comme un idéal. Sans doute, comme nous venons de le dire, malgré tous les efforts que l'on pourra faire, la masse des wallons ne deviendra pas bilingue, mais ceux qui aspirent à entrer dans l'administration et qui auront appris à l'école les éléments de la langue flamande, qui sauront que leur avenir dépend en grande partie de la connaissance de cette langue, parce qu'elle leur ouvre des perspectives que l'ignorance de cette langue exclut nécessairement, ceux-là profiteront de l'enseignement qui leur a été donné à l'école. On arrivera ainsi peut-être à réaliser un jour, par la voie de l'enseignement, une situation qui permettra à la loi de prescrire une mesure que le législateur ne pourrait, dans l'état actuel des choses, prescrire sans de grands froissements et même sans une profonde injustice.

* * *

Pour ce qui concerne l'usage de la langue française à l'armée, des mesures spéciales peuvent s'imposer; nous n'avons aucune compétence pour en suggérer, mais il est manifeste que le principe de l'égalité absolue des langues appliqué dans toute sa rigueur conduit directement à la formation de régiments régionaux, sans contact entre eux. Il est évident que, ici comme en matière administrative, dans un régime unitaire, la prédominance ira à la langue française, Si l'on tient compte de ce que le principe de l'enseignement obligatoire est désormais inscrit dans la loi et de ce que le programme que nous préconisons donnera aux flamands de toutes les classes une certaine connaissance de la langue française, les inconvénients de cette prédominance diminuent considérablement; nous devons, dans notre ignorance de cette matière, nous borner à exprimer le vœu que le Gouvernement prenne toutes les mesures qui seront de nature à faciliter l'instruction militaire des conscrits flamands, sans désorganiser les services et sans scinder l'armée.

## LETTRES A MON FIANCÉ [1]

### VIII

Le 23 août 1918.

Mon Cher Léonard,

Il a fait grand chaud dans la journée et, ce soir, des éclairs qui ne finissent pas découvrent les profondeurs sublimes du ciel dont la pluie tombe à torrent.

(1) Voir « L'Ame belge », Série II, Nos 12, 16, 20, 27, 32 et 36.

Je respire avec la campagne desséchée, où la levée est déjà faite, hors celle des précieuses pommes de terre, que nos paysans défendent la nuit, contre la maraude, armés de pierres et de bâtons.

La guerre on la mène au village aux dépens de l'honnêteté, de la douceur des mœurs, enfin de cette poésie qui peut-être n'existait en partie que par les grâces dont nous le revêtions. Quelle corruption en tout cas les Allemands y ont semée; quelle soif d'argent, quelle cruauté, quelle folie de jouissances révèlent ici le droit du plus fort! Après un mois que j'habite à Vieux-Héverlé, chez votre oncle Antoine, je n'y pourrais plus résister si, de l'endroit où à peine démissionnaire il est allé planter ses choux, je ne contemplais, dès mon réveil, la forêt qui aiguise mon goût sauvage et les étangs de « l'Eau douce » que j'aime par-dessus tout.

C'est papa qui m'a joué cette surprise de m'expédier à votre oncle. De fait, j'avais besoin de changer d'air depuis longtemps. Nous avons, en effet, vécu à la maison quelques vilains moments dont les prémices remontent à la mort du conseiller Eudoxe. Par un concours inouï de circonstances, nous n'en n'avons rien su d'abord et notre grand ami a été porté en terre sans que papa ait seulement suivi son corps. Papa en a fait une maladie qu'il m'a communiquée ensuite en y joignant la grippe espagnole. Combien de fois nous arrivera-t-il encore de rappeler le souvenir de son ancien collègue, dont j'appréciais beaucoup moi-même la parole délicate, la malice et les nobles soucis? Des hommes comme celui-là ont nourri leur esprit d'une civilisation trop aimable pour supporter indéfiniment, dans leur vieillesse, les injures dont nos maîtres accablent leurs croyances sereines et leurs habitudes pacifiques. J'ai vu le conseiller frémir d'impatience à la nouvelle que la garnison du Palais de Justice installait des canons et des mitrailleuses sur les terrasses du bâtiment; je l'ai entendu sangler avec une verve amère le profanateur, quand de son infecte pot-bouille, au long des couloirs, une épaisse odeur s'échappait de morue, de choucroute ou de graillon. Quelle tristesse eût-il donc exhalée s'il avait assisté à l'enlèvement de la fameuse porte de bronze et si, un matin en débouchant de la rue aux Laines, il avait aperçu ces brise-tout en train de piller jusqu'au cuivre de la coupole!

Ces scènes révoltantes nous en avons eu la répétition sous notre toit. Je me croyais tranquille après la dernière visite domiciliaire et, sans réfléchir plus loin que le bout de mon nez, je m'applaudissais, trop souvent devant la servante, d'avoir caché en lieu sûr notre laine à matelas. O sainte naïveté! Une semaine s'écoule et me voilà dans la crise. De bonne heure, un piquet de soldats se présente. Ils ne sont pas tous entrés que déjà leur chef enfonce sa baïonnette à travers la cage du monte-plat; d'autres, stimulés par ce bel exemple, s'en prennent aux plafonds; celui-ci ouvre un plancher, celui-là éventre un mur. Je les accompagne comme leur ombre, de place en place, de la cave au grenier, saisie d'une sorte de fièvre chaude, anxieuse, le souffle court et sans un mot, tandis que Virginie, blanche et tremblante, s'effondre sur une

chaise et trempe ses remords dans un déluge de larmes. Ils ont fini leurs recherches aux étages. Ils descendent l'escalier bredouilles. Ils s'en vont, mais le sergent se ravise et, tout à coup, il revient quatre à quatre au premier palier. Epargnez-moi le reste; ce lambris de stuc qui vole en éclats, ce cri de triomphe et toutes nos richesses qu'ils ramassent à pleines mains : linge, argenterie, laine, cuivre, ah le joli butin pour ces misérables! Comprenez-vous maintenant, Léonard, que je me sois laissé conduire au milieu des champs que votre oncle Antoine ait promis de me rendre le sourire et les couleurs!

Il y travaille comme à un rapport administratif, suivant une méthode adorable. Son jardin sans apprêt l'aide, avec ses bouquets tout faits, l'échelle oubliée parmi les branches d'un arbre, ses abeilles, le lavoir, un vrai jardin de curé qui sent divinement au crépuscule la rose rouge, la jeune salade et le melon mûr.

Mais il ne faut pas que les étangs scintillent dans leur ceinture de roseaux, sinon, il n'y a pas de jardin qui tienne et je dois m'enfuir sur leurs bords où seuls quelques pêcheurs s'asseyent et s'assoupissent. Solitude sans mélancolie, comme tu sais bercer mon amour! N'est-ce pas dans ce vallon, agrandi au sein des bois, que certains de vos penchants décisifs ont pris forme, ceux qui m'ont inclinée vers vous et dont il semble que m'assurent encore le fredon du moulin, la fraîcheur du verger et le bruissement inexprimable de ces peupliers branchés bas. J'y rêve sur les livres que le conseiller m'a laissés par testament, la *Colline inspirée*, le *Rabaga* de Blanche Rousseau et une délicieuse histoire de *Geneviève de Brabant* ornée de douze dessins au trait que vous voudrez me disputer. Quand le soleil brûle, je me tourne vers la haute futaie. Si la guerre traîne après l'hiver, vous ne retrouverez plus le mont Parnasse, ni le chemin des Seigneurs, ni le carrefour des Chevreuils. Le duc d'Arenberg arrange prudemment ses paquets et, sur le point de nous tirer sa révérence, met son domaine en coupe.

La funèbre cognée retentit à tous ses coins. Je fus heureuse de l'oublier en faisant le 12 août le voyage de Haelen, à l'occasion du quatrième anniversaire de la glorieuse bataille. Dans le tramway à vapeur qui nous emportait à Diest, personne ne songeait à contenir sa joie. A chaque station, des ouvriers suspendus au récit de votre oncle, me demandaient de leur traduire en flamand le communiqué de Paris, dont je sais par cœur l'émouvant début pour l'avoir relu vingt fois devant eux : « Sur le front de bataille de l'Avre, nos attaques ont continué toute la journée avec un succès grandissant. Dès ce matin, Montdidier, débordé par l'est et par le nord, est tombé en notre pouvoir. »

Quand nous atteignîmes la Grand'Place de Haelen, le cortège s'ébranlait justement au sortir de l'église. Deux gardes champêtres, cassés par les ans, commandaient la marche. Des gamines vêtues de blanc et les mains pleines de fleurs venaient ensuite, dirigées par les Sœurs de la Sagesse dont la cornette empesée voletait par-dessus ces petites têtes ravies. Un groupe de jeunes filles leur succédait, derrière un brancard supportant les couronnes; leurs blondes

cheveux dénoués flottaient librement; elles appuyaient chacune contre leur gorge naissante une palme argent, dont le sens s'affirmait avec les voiles de deuil qui pendaient sur leurs robes allongées. Cette procession muette et pensive où notre drapeau manquait, hélas, entraînait une cohue où dix bourgades étaient représentées et que dominait de sa haute taille cérémonieuse le bourgmestre de Lummen, M. Georges Virrès en personne, ganté, le monocle à l'œil et la paume sur la hanche, assez ressemblant à un Henri de Régnier dans son bel âge et sans moustaches.

C'est à lui sans doute que l'honneur appartiendra plus tard de commémorer nos héros, dans ce cimetière aménagé sur le terrain des combats. Il faudra qu'une voix s'élève alors, grave et grondante, devant ces tombes dont nous fûmes nous contenter de faire le tour pas à pas et qui s'effaçaient la plupart sous des brassées de glaïeuls, de phlox et de dahlias-cactus.

Quelques-unes pourtant étaient demeurées presque nues. Des familles n'avaient pu répondre au rendez-vous et même, à l'ombre de la haie, des carabiniers cyclistes paraissaient dormir abandonnés de tous. Quand le monde fut parti, l'après-midi venue, et pendant que votre oncle s'échauffait au cabaret à marchander une couple de poules, je repris le chemin de l'enclos. Gonflées de sentiments que vous m'avez peints dans vos lettres les plus enivrées, je croyais vous obéir en déposant mes roses trémières sur ces tertres déserts qu'une croix décorait seule, dessinée avec du sable et des baies de sorbier. Des nuages d'un bleu fondu avaient écarté le soleil. L'air était lourd et bourdonnant. Le regard sur les vastes herbages coupés actuellement de sarrazin rose et de tabac jaunissant, j'évoquai les épisodes de la sanglante mêlée. Un disciple de Guido Gezelle l'a baptisée avec bonheur la bataille des cimiers d'argent à cause des casques que l'arrogante cavalerie prussienne perdit entre nos mains. Ces lanciers qui reposaient à mes pieds, je les imaginais le mousqueton à l'épaule, épiant la manœuvre de l'ennemi à l'abri de feuillages frémissants; leurs montures dissimulées ayant rompu leurs entraves, se replient dans un galop désordonné vers Loxbergen où le canon fait rage au moulin; la plaine s'embrase; hussards et lanciers s'affrontent furieusement; les piottes du 4e accourent au pas de charge de Hautem-Sainte-Marguerite et, sans débrider, se lancent dans la fournaise, noirs, ardents, farouches... Gloire à nos soldats, gloire à vos camarades tués sur notre sol en repoussant l'atroce envahisseur, gloire au plus pauvre, au plus obscur : je sème de mes roses trémières leur sommeil infini.

Léonard, je suis bien fière de me conserver invariablement dans les mêmes dispositions; mais c'est justice pour votre vaillance et c'est aussi justice pour Lucien. Vous ignorez vraisemblablement son retour d'Allemagne et qu'il subit maintenant sa peine à la prison de Vilvorde. Je frissonne de colère et d'effroi quand je songe au supplice qu'il endure. Les Allemands ont organisé la vétuste maison de correction sur le modèle des cercles de l'enfer. Deux mille détenus pourrissent vivants, dans des cellules moisies, astreints à des corvées répugnantes et, parmi eux, l'élite de la nation! Aucune visite, rien qui rafraîchit ou

réconforte; le silence, les brutalités, la saleté humiliante et, tout le long de la journée, ces travaux de forçats qui vous épuisent goutte à goutte. Dernièrement, une femme, une épouse y est appelée d'urgence. Son mari va mourir, exténué par ce régime d'épouvante. Elle arrive, folle d'angoisse. Trop tard, hélas. Elle veut au moins le voir, le reconnaître, l'embrasser. On la guide, par des couloirs interminables, jusqu'à un réduit sans lumière où, à côté de trois autres corps, le martyr est étendu sur le carreau. La sentinelle, sur le seuil, élève un falot au bout de son fusil; environnée de ces ombres et de ces spectres, la malheureuse d'abord hésite; elle se penche sur l'un et sur l'autre et, enfin, dans un grand cri pitoyable, elle découvre le cher compagnon. La voici qui lui parle et le caresse au milieu de ses larmes qui s'épanchent sur sa barbe blanchie et sur la cire de son visage aminci. Un gardien s'approche et lui touche l'épaule. Elle ne peut pas même pleurer à loisir; on lui dit qu'elle doit s'occuper sans retard de commander un cercueil... Alors, les murs de la chiourme ont vu cette chose horrible : une veuve, secouée de sanglots, qui mesurait à genoux, avec son parapluie, le cadavre de son mari!

Mon bien cher ami, je vous raconte cela parce que je rougirais des élans qui savent me délivrer s'ils ne servaient qu'à m'abstraire et à m'ôter la conscience des misères et des souffrances. Nous devons, n'est-ce pas, compter avec toutes les réalités, les plus désolantes comme les plus belles. J'ai hâte de rentrer à Bruxelles pour me remettre dans mes occupations, mes œuvres et toute cette atmosphère de dévouement qu'on y respire depuis quatre ans. Je vous quitte. Il est temps que je me repose. La nuit reste chaude. Il ne pleut plus. Les étoiles sont à fleur de nuec. Un geai imite un instant le bruit de la scie. L'eau gémit sous le vent qui tourne, puis, dans le silence qui se reforme, un murmure plus faible soupire comme s'il venait de plus loin que la forêt, pour m'annoncer votre voix et que je dusse lui répondre.

Je te donne ce que je suis devenue seule avec ta pensée, sous ton cher empire, pendant cette guerre horrible. Je te donne mes vingt-six ans qui sonneront demain. Je te donne ma fidélité et mes rêves aussi car je sens que je m'endors. Tu appuies sur mes yeux plus doucement que l'homme au sable. Léonard, c'est ton nom que je prononce et c'est sur ta main que mes lèvres achèvent de se fermer.

JACQUELINE OUDET.

## LES DEUX MANŒUVRES DE FOCH

Les Allemands ont repassé la Vesle le 3 août. Surpris en *flagrant délit de manœuvre* dans la région comprise entre Soissons, Château-Thierry, Châtillon-sur-Marne et Reims, où ils avaient entassé leurs réserves et leurs moyens d'action, ils ont été obligés de précipiter leur retraite, sous la pression continuelle des troupes alliées. Pour gagner le temps nécessaire à l'évacuation complète

du champ de bataille qu'ils avaient choisi, ils ont eu à livrer de violents combats. Ils se sont accrochés à toutes les coupures du terrain qui étaient favorables à une résistance prolongée. Ils ont tenu le plus longtemps possible les positions d'où le canon des alliés pouvait menacer et même compromettre leurs lignes de communication. Celles-ci étaient peu nombreuses. Les principales étaient : 1° celle d'Oulchy-le-Château à Vailly-sur-Aisne ; 2° celle de Château-Thierry à Fismes ; 3° de Châtillon-sur-Marne, par Ville-en-Tardenois, sur Jonchery-sur-Vesle. La dernière était la plus directement menacée ; aussi ont-ils résisté fort longtemps dans les bois du Roi, de Courton et de Reims, qui la couvraient à bonne distance, pendant que des hauteurs du fort de Saint-Thierry, qui prenaient de front et même à revers nos positions, ils nous maintenaient entre Pourcy et Vrigny.

Sur ces trois lignes de retraite, l'ennemi s'est trouvé directement aux prises avec nos alliés. Les Ecossais ont abordé les défenses de la Crise entre Hartennes et Buzancy. Ils ont eu raison de la ténacité des troupes allemandes, qui leur faisaient face. Les Américains ont brisé toutes les contre-attaques de l'ennemi à l'est de Fère-en-Tardinois. Ils ont rencontré la garde prussienne à Sergy et l'ont battue, comme ils l'avaient fait précédemment à Belleau. Ils ont ainsi magnifiquement complété leur victoire de Château-Thierry, en coopération avec nos vaillants soldats. La vigoureuse offensive des Italiens et le mordant des troupes britanniques entre Vrigny et Bligny nous ont permis de progresser dans la vallée supérieure de l'Ardre et de nous redresser face au nord, en pivotant sur notre droite, vers Tillois et la Neuvillette, l'aile gauche de l'armée Berthelot marchant de Châtillon-sur-Marne vers Jonchery-sur-Vesle.

Dans notre marche vers l'Aisne et la Vesle, l'action principale a été menée par les armées Mangin et Degoutte, dont l'aile droite, formée par les troupes américaines, s'est dirigée de Jaulgonne vers Fismes. Avec un coup d'œil et une décision remarquables, le général Foch, dans cette première manœuvre a su, sur les points importants d'une ligne de bataille de 80 kilomètres, opposer aux efforts incessants de l'ennemi une résistance inébranlable, et mieux encore, une supériorité de moyens, qui l'ont obligé à rompre sans cesse devant nos troupes victorieuses. C'est par l'entrée en action, en temps utile, des réserves fraîches constituées par les troupes italiennes, américaines ou britanniques qu'il a obtenu ces heureux résultats, pendant deux semaines de luttes presque ininterrompues.

Les deux adversaires engagés entre Soissons et Reims bordent l'Aisne et la Vesle. Leur front, occupant la base du triangle, dont le sommet se trouvait autrefois entre Château-Thierry et Dormans, est pour chacun d'eux réduit de moitié. Leurs positions sont également fortes. Les Allemands sont solidement appuyés à l'ouest, au nord et à l'est de Reims par les défenses des monts de Moronvilliers, de Nogent-l'Abbesse, de Brimont et des hauteurs de Saint-Thierry. Dans la boucle de l'Aisne, au nord-est de Soissons, ils se relient par les hauteurs de Condé-sur-Aisne à celles de Terny, de Blérancourt et de Carlepont.

Les deux partis se trouvent, pour ainsi dire, front à front, depuis l'Argonne jusqu'à l'Oise. Ils ne pourraient guère obtenir de décision qu'en prenant l'offensive en masse, par l'une ou l'autre aile.

Une tentative des Allemands du côté de Bailly et de Tracy-le-Val vient d'échouer. Mais, depuis plus d'un mois, comme je l'ai plusieurs fois signalé dans le *Temps*, nos troupes de la rive droite de l'Oise et les armées britanniques progressaient sans à-coup, mais d'une manière continue, dans une série d'actions locales, dont le but et l'effet d'ensemble devaient bientôt se révéler. La deuxième manœuvre de Foch se préparait. Elle s'est déclanchée le 8 août, à l'est d'Amiens, entre l'Ancre, la Somme et l'Avre, face à l'Est. Cette nouvelle offensive du maréchal Foch a été une surprise pour nos adversaires. Ils ne croyaient certainement pas que les alliés fussent en situation de préparer une action d'ensemble sur le front d'Amiens, pendant le temps où ils se mesuraient en Valois et en Champagne avec la majeure partie des forces de Hindenburg. Ils avaient espéré attirer de ce côté toutes nos réserves. Le contraire s'est produit; une partie des leurs a été absorbée par la lutte très vive et de longue haleine entre la Marne et la Vesle. Ils auraient dû cependant se rappeler les offensives simultanées du 1er juillet 1916 sur la Somme et devant Verdun, avec la coopération de sir Douglas Haig, du général Foch, du général Fayolle et du général Pétain, dans des conditions autrement dures qu'aujourd'hui.

L'offensive du 8 août a été confiée à la 4me armée britannique du général Rawlinson et à l'armée française du général Debeney opérant sous les ordres du maréchal Douglas Haig. Les rassemblements préparatoires ont été opérés de nuit. Un brouillard épais a dissimulé jusqu'au dernier moment les dispositions de l'attaque. Du côté de l'armée anglaise, la préparation d'artillerie n'a duré que quelques minutes. Sur le plateau de Santerre, la surprise des troupes assaillies a été complète, comme en témoigne le nombre élevé des prisonniers et des canons qu'elles ont laissés entre nos mains. Entre la Somme et l'Ancre, la résistance de l'ennemi a été acharnée de Morlancourt à Chipilly. De même sur l'Avre, aux environs de Moreuil, qu'il avait puissamment fortifié. Nos troupes en ont enlevé les défenses et atteint aujourd'hui la ligne Faverolles-Erches, donnant la main, sur la route d'Amiens à Roye, à la droite de la 4me armée britannique. Celle-ci s'est avancée sur les routes de Chaulnes et de Péronne jusqu'à Rouvroy, Lihons, Foucaucourt, Proyart et Morlancourt. En liaison avec Debeney, Humbert a attaqué sur le front Montdidier, est de Ressons-sur-Matz. Montdidier est en notre pouvoir et nous sommes arrivés sur la ligne Fescamps, Conchy-les-Pots, Ricquebourg-Elincourt.

L'attaque menée, à l'est d'Amiens, *dans la direction de Chaulnes*, sur la voie ferrée de Péronne à Montdidier et sur Roye, était une menace pour le flanc droit de l'armée von Hutier, établie entre Montdidier et Ribécourt. Elle a, d'ailleurs, une grande analogie avec la contre-offensive, opérée le 18 juillet par les deux rives de l'Ourcq dans la direction de Fismes. Le saillant de Montdidier devait, par la manœuvre, se trouver enveloppé dans les mêmes conditions que

celles qui ont précédé l'investissement du saillant de Château-Thierry. La nouvelle bataille suit son cours, et ses premiers résultats font espérer qu'elle aura les mêmes conséquences que la précédente. La première a contraint les Allemands à rectifier leur front entre Reims et Soissons. La dernière peut les amener à se retirer entre Soissons, Chauny, Ham, Péronne et Bapaume, à moins que Hindenburg ne préfère exécuter de nouveau *sa retraite stratégique*, qui le ramènerait dans les positions qu'il occupait avant le 21 mars. Ce qu'il y a de certain, c'est que, comme je le disais, au moment de la contre-offensive du 18 juillet, le haut commandement interallié a repris l'initiative des opérations avec la volonté de la conserver. L'économie des forces, pratiquée avec fermeté et persévérance par les alliés, a triomphé des attaques coûteuses de l'adversaire. Elle leur a permis, après une défensive pied à pied, de gagner l'époque où la concentration de leurs forces leur donnerait le moyen de reprendre l'offensive avec toutes les chances de succès, partout où le haut commandement le jugerait opportun. La cinquième année de la guerre a débuté par un éclatant succès, qui n'est qu'un commencement.

Le gouvernement, au nom de la France, vient de conférer au général Foch la dignité de maréchal de France et au général Pétain la médaille militaire. Je les salue l'un et l'autre avec l'affection et l'admiration que j'ai pour eux. Avant la guerre, ils ont laissé à l'Ecole de guerre un enseignement qui a contribué, pour une large part, à nous préparer les chefs que nous avons maintenant. Je les ai vus à l'œuvre et je me rappelle la force de leur enseignement, la lumineuse clarté et l'autorité avec lesquelles, sur le terrain, ils exposaient leurs idées et tiraient les conclusions que leur suggéraient les cas concrets et les problèmes qu'ils avaient posés à leurs élèves. En cette guerre, ils se sont montrés de grands chefs, dans toute l'acception du mot, par le savoir et le caractère, et ils nous mènent à la victoire.

Général de LACROIX.

(Le « TEMPS » du 12 août 1918).

## L'ACTIVISME A DU CŒUR !

L'enthousiasme du peuple flamand doit paraître à nos aktivistes et à leurs bailleurs de fonds allemands quelque peu difficile à échauffer, malgré journaux... sans contradictions, meeting public... pour invités de marque — oh ! combien — manifestations et cortèges spontanés... encadrés de baïonnettes boches !

René De Clercq s'était imaginé qu'il suffirait de placarder une simple affiche genre Barnum « René De Clercq komt » pour voir la foule accourir. Elle vint en délire à Malines, à Tirlemont, à Louvain et ailleurs, mais depuis René De Clercq ne « komt » plus !

Aussi les aktivistes et les représentants du noble kaiser par la grâce de

Dieu (?) eurent-ils recours dans leur âme fourbe et basse à un genre de propagande infaillible : la propagande par le froid et la famine.

Quand les Danois en Slesvig et les Polonais durent être sauvés... malgré eux, des moyens de contrainte furent déjà employés pour assurer... le bien-être de la population. Mutatis mutandis... le procédé change ; le système demeure : il est à même base de violence et d'hypocrisie !

Le baron von der Lancke et ses séides, d'accord avec Berlin, ont imaginé de confier aux activistes les distributions de charbon, sauf dans le Grand-Bruxelles. Malheur à ceux qui souffrent du froid s'ils ne sont pas inféodés à la cause séparatiste. Ils ne connaîtront pas les bonnes grâces de cette armée de fonctionnaires révoqués, de gens tarés, dont le moindre reçoit de 300 à 400 francs par mois, payés aux frais des acheteurs, c'est-à-dire du peuple flamand...

Actuellement, de la fleur d'avoine est remise à des organismes activistes... chargés de partager entre leurs adhérents cette denrée si précieuse en ces temps de famine.

La distribution de sucre va être confiée aux mêmes personnages et comme leur appétit est féroce, que la propagande coûte 10 à 15 millions par mois, nos « frères » allemands ont doublé le prix de la maigre ration qu'ils nous réservent !

Il y avait une infâmie dernière à commettre. Dans certaines prisons sont enfermés des prisonniers politiques. Là souffre une partie de l'élite de la nation, sa fleur la plus pure et la plus noble ! Ceux qui ont exposé leur liberté et même leur vie auraient droit tout au moins à la considération, car leur seul crime fut d'aimer leur Patrie, celle qu'un roi de Prusse avait juré de défendre et qu'un empereur d'Allemagne avait en 1913 juré de protéger ! Ils n'ont en somme agi qu'en lieu et place de ces illustres souverains, oublieux, eux, de la foi jurée !

Ces prisonniers sont privés de toutes les joies matérielles et morales : seul l'HONNEUR leur reste ! C'est à ce seul et suprême bien que la hideuse alliance bocho-activiste a juré de s'attaquer...

C'est au « Soldaatentroost », organisme aktiviste où s'est déposée la lie de la population traîtresse et félonne que prisonniers et parents angoissés doivent s'adresser !

L'Agence des Prisonniers reste bien encore chargée d'une partie du service, mais l'on sent en toutes choses qu'elle n'est pas « persona grata ». Les agents de prison ont pour mission de recommander aux prisonniers comme aux familles le « Soldaatentroost ». Des lettres de prisonniers abusés — nous en avons sous les yeux — reprochent à leurs pères, à leurs mères de ne pas avoir recours à ces hommes dont la devise est « dévoûment et altruisme. »

Y eut-il jamais barbarie plus cruelle, scélératesse plus odieuse que celle de placer un prisonnier dans l'alternative d'être privé de secours ou de solliciter l'appui de ceux qu'un Belge ne peut nommer sans rougir. Gessler avait imaginé le salut au chapeau ; Falkenhausen inventa, pour ses gouvernés, sous peine de mourir de froid et de faim, le salut à l'opprobre... et pour les plus malheureux

d'entre eux, les nobles et glorieux condamnés, l'appel infâme aux traîtres, rebut de la Belgique et de l'Humanité !!!

HÉGION.

P. S. — A l'instant nous apprenons que les activistes sont chargés du rapatriement de certains évacués.

Si une mère veut revoir sa fille, dans la région des étapes, si une femme veut rejoindre son mari dans les Flandres, bref, si une famille odieusement violentée, dispersée par la brutalité de nos « frères » allemands (style Raad van Vlaanderen), veut être réunie, il faut au préalable signer la pièce ci-dessous, sans laquelle il n'y a rien à espérer :

De ondergeteekende sluit zich aan bij het programma van den Raad van Vlaanderen, dat op zelfstandigheid van Vlaanderen gegrondvest is, en verbindt zich in eer en geweten voornoemden raad vertengenwoordiger van het vlaamsch volk, in alle omstandigheden te zullen verdedigen.

Hij bebestigt tevens, voor de steun dien hij inroept geen de minste geldelijk of andere vergoeding aan wien ook aangeboden noch gegeven te hebben.

Naam . . . . . Voornamen . . . . . .

Beroep . . . . . Plaats en datum van geboren . .

Adres . . . . . Handteeken . . . . . .

## L'EMBOUTEILLAGE ÉCONOMIQUE

Le président de la chambre de commerce américaine de Paris, l'Hon. Walter Berry, parlant hier au banquet organisé par cette chambre en l'honneur de la fête de l'Indépendance des Etats-Unis, a prononcé ces paroles :

Pour hâter la paix, il est urgent que l'embouteillage économique de l'Allemagne devienne l'impératif catégorique de la politique des alliés... Ce ne sont pas seulement les matières premières, les denrées indispensables à l'Allemagne que détiennent les alliés; nous possédons le marché mondial.

Dans tout l'Outre-Rhin, il faut qu'ils aient la certitude que ce marché leur sera fermé. C'est l'arme effective pour couler le junkérisme sans traces.

Mardi dernier, à l'inauguration des travaux de la conférence parlementaire internationale du commerce, réunie à Londres, une motion était votée dans le même esprit (voir le *Temps* du 4 juillet), et, avant-hier, au cours de la deuxième séance de cette conférence, le président du groupe français, M. Charles Chaumet, a dit :

Le fait que les alliés possèdent la plus grande partie des matières premières nécessaires à l'industrie allemande est un avantage que nous pouvons opposer utilement aux annexions territoriales de la carte de guerre de nos ennemis.

A l'appui de ces appréciations, peut-on invoquer des chiffres décisifs ? On va en juger.

Veut-on mettre en parallèle, tout d'abord, la masse des populations recensées dans chacun des deux camps? Les Etats alliés de l'Entente comptaient ensemble, à la fin de l'année 1913, près de 1,400 millions d'habitants, contre un peu moins de 160 millions pour l'ennemi. Même si, momentanément, l'on défalque du premier total les populations de la Russie et de la Roumanie, actuellement tombées sous le joug allemand, on voit encore « pour le droit, l'honneur et la liberté », 1,188 millions d'êtres humains. Ainsi que l'a éloquemment constaté M. Pichon, à la fête nationale d'hier, « il n'y a plus maintenant, dans les cinq parties du monde, qu'un petit nombre d'Etats qui aient cru pouvoir se dispenser de se joindre à la Ligue des nations formée pour barrer la route aux appétits de domination barbare dont les traités de Brest-Litovsk et de Bucarest suffisent à établir les conséquences ».

De quelles matières premières les deux groupements disposent-ils? Prenons les textiles. Pour les laines, on trouve 9,138,000 tonnes du côté des alliés, contre 97,000; pour le coton, 4,659,000 tonnes, contre zéro; pour la soie, 229,000 tonnes, contre 16,000; pour le lin en filasse, 1,225,000 tonnes, contre 100,000; pour le chanvre en filasse, 912,000 tonnes, contre zéro; pour le jute, 1,482,000 tonnes, contre zéro.

La statistique des graines oléagineuses n'offre pas une comparaison moins instructive : 8,230,000 tonnes, pour le groupe des alliés; 166,000 tonnes seulement, pour l'autre. Celui-ci n'a rien, en olives; celui-là en récolte 1,345,000 tonnes. Pour le caoutchouc, 129,500 tonnes, du côté des alliés; rien de l'autre.

En ce qui concerne les métaux, les rapprochements suivants ne suggèrent pas des réflexions moins claires : 104 millions de tonnes de minerai de fer chez les alliés, contre 37 millions; 780 millions de tonnes de cuivre, contre 29 millions; 1 milliard de tonnes de plomb, contre 172 millions; 1,513 millions pour le zinc, contre 678 millions; 389 millions pour le nickel, contre 14 millions; 529 millions pour l'aluminium, contre 10 millions; 222 millions pour le manganèse, contre 124 millions.

Les alliés disposent de 50 millions de tonnes de pétrole; les ennemis en possèdent à peine 700,000 tonnes environ. Mais ils ont une production houillère considérable : 307 millions de tonne (en 1912); l'Entente ne disposait que de 878 millions de tonnes de charbon. Le développement de la houille blanche est, il est vrai, en voie d'améliorer, à cet égard, la situation chez les alliés. On peut considérer, en outre, les richesses houillères de l'Allemagne comme constituant l'un de ses premiers gages naturels pour les réparations légitimes qu'implique la victoire du droit.

Si l'on passe à l'examen des produits alimentaires, on observe que, même dans cet ordre de production, les Etats ennemis seraient, pour plusieurs d'entre eux, à la merci des alliés. Ceux-ci ont récolté 94 millions de tonnes de riz, contre 106,000 seulement; 805,000 tonnes de café, contre zéro; 354,000 tonnes de thé, contre zéro; 187,000 tonnes de cacao, contre 6,500.

Il est aussi une marchandise qui a une importance capitale : c'est l'or. Les

réserves d'or des pays de l'Entente sont, peut-on dire, formidables, auprès de celles des puissances centrales. Tandis que les banques de ces dernières possédaient, d'après les derniers renseignements connus, 4 milliards environ en or, celles des nations alliées accusaient une encaisse totale en or de plus de 25 milliards et demi. Quand il s'agira de rétablir, après la guerre, la saine monnaie, cette force n'est pas celle qui, vraisemblablement, jouera le moindre rôle.

Enfin, notons que l'Allemagne et les Etats qui se sont joints à elle ont un commerce extérieur de 34 milliards et demi, dont 18 milliards à l'importation et 16 milliards et demi à l'exportation. Ces 16 milliards et demi, l'Entente pourrait s'appliquer à les restreindre, en développant ses propres richesses; et, simultanément, elle serait maitresse de suspendre ou de réduire, dans telle ou telle mesure, l'approvisionnement que représentent les 18 milliards d'importation de l'ennemi.

Tous ces chiffres — et nombre d'autres qu'il y aurait malheureusement abus à citer — ont été présentés à la conférence parlementaire internationale du commerce par M. Eugène Baie, dans un remarquable travail de statistique élaboré pour l'assemblée plénière de Londres, et auquel il donne ce titre : *l'Arme économique*. « C'est dans nos mains, a écrit M. Baie, que se trouvent en définitive l'avenir des empires centraux, leurs possibilités de résurrection. »

Dès le mois de juin de l'année 1916, les représentants des gouvernements alliés, agissant en vertu du mandat que leur avait conféré la conférence de Paris du 28 mars précédent, avaient exprimé des vues semblables. L'année dernière, au cours d'une réunion extraordinaire tenue à Paris, au Sénat, le conseil général de la conférence parlementaire internationale du commerce adhéra expressément à une action économique interalliée contre l'ennemi. Sur l'initiative de M. Landry, il vota cette motion :

Le conseil général de la conférence parlementaire internationale du commerce, réuni à Paris, en session extraordinaire,

Signale aux gouvernements alliés l'urgence qu'il y aurait, en vue de hâter la fin heureuse de la guerre, à tirer parti des armes que mettent à la disposition des alliés d'une part l'importance des débouchés constitués par leurs marchés, d'autre part leur prépondérance dans la production des matières premières.

Les Etats-Unis n'avaient pas été représentés à ces délibérations. La manifestation à laquelle vient de se livrer la chambre de commerce américaine de Paris achève admirablement la concentration des pensées. Le président de cette chambre a trouvé la formule qui restera comme un mot d'ordre : pour que la paix du monde soit assurée, les alliés doivent, de toute urgence, procéder à l'embouteillage économique de l'Allemagne.

(*Le Temps* du 6 juillet 1918.)

# NOUVELLES DE LA-BAS

J'avais, la dernière fois, classé mes notes suivant le désir d'être agréable à Pierre, Paul et Jacques. Mais, au moment de mettre sous presse, la place manque et l'imprimeur de raccourcir ma chronique de moitié. C'est Paul et Jacques qui ont été bien attrapés! Je les prie de m'en excuser et de prendre leur revanche sous les rubriques effacées que je rétablis aujourd'hui à leur intention.

## LES VOIES DU PROGRÈS.

Dépêchons-nous d'abord de jeter les regards sur notre Congo et d'ouvrir à cette fin l'atlas que nous avons tant fatigué depuis la guerre.

La dernière section du chemin de fer du Katanga, Kambove-Bukama, a été achevée le 22 mai; son extrême importance est de relier le réseau ferré de l'Afrique australe avec le système navigable du Congo.

La Lualaba que le rail vient d'atteindre à Bukama est, comme on sait, le nom que prend à partir de Stanleyville le cours supérieur du Congo.

Les communications sont ainsi possibles, entre la Ville du Cap et Boma, à l'embouchure du Congo, par une route qui prend la voie ferrée du Cap à Bukama, puis la voie navigable du Congo doublée par un chemin de fer aux points où les rapides empêchent l'utilisation du fleuve. On peut juger encore du progrès que constitue le tronçon dont on annonce la mise en exploitation en se rappelant qu'en 1915 un chemin de fer a été construit entre Kabalo sur la Lualaba et Albertville sur le Tanganika; il existe ainsi une route nouvelle pour aller du Cap à Dar es Salam, le port de l'ex-Afrique orientale allemande en empruntant entre le Tanganika et Dar es Salam la ligne qui passe par Tabora; Tabora, qu'ont conquise les troupes belges du colonel Huyghe.

D'autre part les milieux coloniaux étudient en France le projet d'établir un chemin de fer de Paris à Dakar (Sénégal) qui franchirait en vingt minutes le détroit de Gibraltar par un tunnel sous marin. Une demande de concession a été déposée par la Compagnie des chemins de fer d'Orléans pour ce nouveau tracé qu'on parle déjà de prolonger à travers le Congo belge. Si ce beau rêve devait entrer dans la réalité on prévoit qu'on ira en cinq jours de sleeping de Bruxelles au Congo!

Le garde des sceaux de la République française, M. Nail, a mis la première main à la réforme judiciaire. Le projet de loi dont il est l'auteur sur le recrutement de la magistrature s'inspire de l'excellente idée qu'il faut des magistrats moins nombreux, plus occupés et mieux payés. Il prévoit la suppression de 1.262 postes de tous ordres dont huit à neuf cents justices de paix auxquelles on appliquera le principe de la réunion par binage. Il majore tous les traitements qui ne pourront être inférieurs, au bas de l'échelle, à 5.000 frs. Il modifie enfin les conditions d'accès aux fonctions judiciaires. Désormais les candidats choisis à la suite d'un concours auquel ils pourront se présenter entre 20 et 25 ans, feront leur éducation professionnelle sous la direction des chefs

de Cours et des bâtonniers des ordres des avocats près les Cours d'appel. Pendant deux ans au moins, ils resteront « auditeurs » et recevront comme tels une indemnité de 1.200 francs.

Le sucre se fait rare ; on a songé à celui que peut fournir le sorgho et on a donc essayé d'acclimater cette plante en Normandie, dans l'Anjou et la Picardie. Elle a partout prospéré aussi bien qu'au Japon où elle est très florissante ; malheureusement, il n'a pas encore été possible de faire cristalliser le sucre de sorgho comme celui de la betterave ou de la canne à sucre, mais, par contre, on extrait facilement de la tige au moyen d'un simple presse-fruits domestique, un jus sucré utilisable sous forme de sirop.

J'ai encore dans mon sac quelques précisions intéressantes sur la méthode chirurgicale en faveur au front ; elle consiste dans « l'épluchage » des blessures et leur pansement à plat. Les blessures sont considérées aujourd'hui comme des « tumeurs » qu'il faut opérer en les nettoyant largement. Les parties délabrées, tuméfiées, souillées sont excisées, enlevées ; lorsque la plaie prend une coloration rouge et qu'elle est parfaitement assainie, on procède à un pansement à plat.

## LES LAURIERS SONT COUPÉS.

Notre corps médical dont les sympathies à l'endroit de « l'Ame belge » ne sont pas négligeables nous saura gré peut-être de le renseigner en outre sur les dernières élections auxquelles a procédé l'Académie de médecine : dans la section de pathologie chirurgicale, le docteur Tuffier, opérateur hardi et professeur entraînant qui a contribué à répandre l'anesthésie rachidienne par la cocaïne et à généraliser la méthode de Carrel pour la désinfection des plaies de guerre ; dans la section de physiologie, le docteur Langlois qui s'est surtout consacré à la physiologie du travail et à l'hygiène industrielle ; dans la section de médecine opératoire, le docteur Walter, le principal promoteur en France de la désinfection du champ opératoire par la teinture d'iode.

L'Académie des Sciences a choisi pour remplacer M. Francotte, décédé, M. Brachet, notre compatriote, auteur de travaux d'embryogénie fort appréciés, en même temps qu'elle nommait membre correspondant M. Lecointe, directeur de l'Observatoire d'Uccle.

L'Académie française, réunie sous la présidence de Maurice Donnay, a décerné les plus importantes de ses récompenses littéraires annuelles. Parmi les lauréats du prix Thérouanne, figure en première place le baron Beyens avec son livre « *l'Allemagne avant la guerre* ». Sur le prix de poésie Davaine, une récompense de cinq cents francs est accordée à M. Maurice Gauchez de Bruxelles, pour les *Rafales*. Le grand prix Gobert (histoire) est attribué à M. Pierre de Nolhac pour son *Histoire du château de Versailles* et le grand prix de littérature, de 10.000 francs, destiné à « un roman ou tout autre œuvre d'imagination en prose » est déposé dans les mains gracieuses de Gérard d'Houville. Ce n'est plus un mystère que derrière ce pseudonyme se cache Mme Henri de Régnier, née Marie-Antoinette de Heredia. Originaire des Antilles espagnoles, elle

est connue pour des contes comme *l'Inconstante* et *Esclave* où perce l'atavisme de sa race aventureuse, romanesque et sensuelle ; les fils de la Muse l'ont distinguée de préférence pour quelques poèmes qui excluent les fadaises et la déclamation comme *l'Ombre* dont le distique suivant chante encore dans leur mémoire :

« La rameur qui m'a pris l'obole du passage
Et qui jamais ne parle aux ombres qu'il conduit... »

Enfin, il n'est pas jusqu'à notre collaborateur Fernand-Hubert Grimanty qui n'ait voulu conquérir un parchemin. Devant un jury d'examen présidé par M. le bâtonnier Theodor, il a obtenu le diplôme de docteur en droit.

## VIENT DE PARAITRE.

Le vigoureux écrivain des « Métèques », Binet-Valmer, citoyen genevois, s'est fait naturaliser français pour combattre sous le drapeau de la République. Blessé au front, il donne son livre de convalescence : *Mémoires d'un engagé volontaire.*

M. Marcel Prévost, qui l'an dernier en sa qualité d'officier d'artillerie, assista aux combats du Chemin des Dames, publie : *D'un Poste de commandement.*

On n'a pas publié le succès qui accueillit en 1914 *La petite fille de Jérusalem* où Mme Myriam Harry a décrit avec une magnificence d'images toute orientale ses jours d'enfance en Palestine. Quand Siona, fut contrainte de quitter la Judée, elle se réfugia, pour son malheur, en Allemagne, et c'est l'histoire de cette captivité à Berlin que nous raconte à présent Mme Myriam Harry dans *Siona chez les barbares.*

M. René Boylesve fait œuvre de psychologue avec *Tu n'es plus rien* où il peint la douleur aigue d'une jeune veuve dont le mari est mort au champ d'honneur et qui sent en mille choses que son deuil se perd parmi les autres deuils de la tragédie universelle.

Enfin sous le titre *Un fragment de l'épopée sénégalaise,* Léon Bocquet, poète français du Nord et Ernest Hosten, secrétaire communal de Dixmude content les exploits des tirailleurs noirs sur l'Yser.

## NÉCROLOGIE.

Joséphin Péladan est mort à Neuilly à 59 ans. En prenant de l'âge, il avait laissé tomber ces bizarreries d'allure et d'expression qui furent parfois si déplaisantes à l'époque de la Rose-Croix et qui composèrent au « Sar » une figure caricaturale dont ses hautes qualités de penseur et d'artiste ont souffert injustement. Son œuvre considérable, toute imprégnée de l'idéal spiritualiste, embrasse le théâtre, le roman et la critique et on pourrait lui donner pour devise la profession de foi qui définit assez exactement ce néo-platonicien : « Je soutiens l'identité de la religion et de l'art; je déclare mauvais le prêtre qui n'entend pas les chefs-d'œuvre et je déclare inférieur l'artiste qui n'entend pas le divin ».

Un deuil fort sensible frappe le protestantisme français : le pasteur Charles Wagner est décédé dans sa 67 me année. Orateur religieux et moraliste populaire il a écrit plusieurs livres célèbres : « *Jeunesse, Justice, la Vie simple,* qui lui ont fait une véritable réputation d'éducateur.

Le professeur Grasset s'est éteint à Montpellier. Outre des études fort ingénieuses de pathologie nerveuse et des traités de sciences purement médicales, il a composé des ouvrages de premier ordre sur la question si controversée de la responsabilité des criminels. Ses conceptions spiritualistes qui tendaient à soustraire la science de l'esprit humain aux méthodes de la biologie provoquèrent entre lui et feu Le Dantec d'ardentes polémiques où il donna la mesure de sa puissance de synthèse et de ses dons de penseur.

Mort aussi M. Paul Le Prieur, conservateur du département des peintures et dessins au musée du Louvre, auquel on doit une étude très documentée sur l'histoire des miniaturistes français du moyen-âge et de la Renaissance ; mort, le baron Hulot qui fût l'âme de la Société de géographie de Paris et dont le nom restera attaché à l'organisation des grandes missions d'exploration en Afrique : la mission Lenfant, la mission Foureau Lamy, etc. ; mort enfin le délicieux charmeur d'oiseaux des Tuileries que nous avons tous vu, sous l'aspect d'un ancien petit fonctionnaire, tandis qu'il émiettait du pain aux moineaux familiers parmi les parterres de fleurs et les blanches statues de l'incomparable jardin...

## A LA MÉMOIRE D'EMILE DESPAX.

Qu'on me permette un détour avant de déposer la plume. Ce sont ces beaux jours qui m'y incitent et c'est devant le tombeau d'un poète que je veux m'arrêter. Emile Despax était né à Dax (Landes) le 14 septembre 1881. Il s'était déjà révélé a l'inoubliable compagnie de « l'Ermitage » quand en 1905 il publia la « Maison des glycines », le seul livre de vers qu'il ait eu le temps d'écrire car ce noble esprit n'entendait goutte au succès facile et il ne voulait rien donner que de pur et d'achevé. On peut y suivre le progrès d'une sensibilité extrêmement riche, mûrie à toutes les séductions de notre époque et qui restait fidèle à la tradition classique de l'Anthologie. Après tant d'autres de sa génération, il est tombé, victime des barbares, dans les premières semaines de 1915 au cours des combats sur l'Aisne. J'ouvre son recueil dont le parfum n'est pas évaporé, et à sa mémoire qu'il faut honorer au cœur de la saison brillante, je lis à haute voix l'admirable poème qui commence ainsi :

Aime la vie et cueille au penchant de la treille
L'aurore d'or, le midi fauve et le soir blond,
De l'heure transparente où sortent les abeilles
A l'heure déjà trouble où sortent les frelons.

Les Heures aux beaux pieds, dans leurs danses vermeilles,
Mènent au ciel nacré la ronde des saisons.
Suivant le mois, jouis en paix, dans ta maison,
De l'âtre en feu, des fleurs, de l'ombre ou des corbeilles.

M. J.

# EN LISANT LES JOURNAUX ALLEMANDS

## I. DIES IRÆ, DIES ILLA.

La savante stratégie du maréchal Foch et le merveilleux entrain qui conduit de victoire en victoire les armées de l'Entente sont accueillis en Allemagne avec une véritable consternation.

En doutera-t-on quand on aura lu ce tableau de l'esprit public que le Docteur Traub, député à la diète prussienne, traçait déjà dans la *Taegliche Rundschau* du 1er août, avant donc que fût déchaînée l'offensive anglo-française entre la Somme et l'Aisne :

« Je regarde ce qui se passe en France : la virilité des Français est pleine de dignité. Depuis quatre ans, ils subissent le fléau de la guerre et ils n'ont pas cessé d'espérer. Nous oublions facilement le passé et nous perdons courage *comme si nous avions subi une grande défaite*. Quels cris de joie pousseront les gens de Londres et de Paris quand ils sauront *la crise de lassitude* que les victoires ont provoquée chez nous. Où fuiraient les pessimistes si Posen était occupé depuis deux ans et si l'ennemi était entré chez nous par Aix-la-Chapelle ?

Le commencement de la cinquième année de guerre a été accompagné dans une grande partie de la presse allemande de commentaires *débordant littéralement* de résignation, de tristesse et de mélancolie.

Les uns constatent qu'on s'était représenté la chose en 1914 d'une façon toute différente. — Les autres déplorent les pertes subies par le peuple, par la civilisation. — D'autres encore prétendent que mieux vaut ne rien dire. Il faut se borner à désirer la paix, à pleurer les morts, à montrer de la sympathie aux invalides et à penser aux combattants du front. »

La *Gazette populaire de Cologne* du 11 août, se demandant si « le drapeau du moral allemand est en berne », écrit :

Hier, à Cologne, c'était jour de fête pour les esprits faibles. La tête penchée, ils chuchotaient à voix basse, avec des gestes pleins d'importance, cherchaient à démontrer à leurs auditeurs bénévoles et encore plus à ceux qui résistaient qu'ils « l'avaient cependant toujours dit ». Le visage soucieux, ils en rencontraient d'autres qui sont loin de vouloir « flancher », mais qui cependant sont portés à voir les choses en noir. Ils échangeaient de sombres prévisions pour l'avenir. Ils se séparaient disant enfin : « Nous verrons demain ». L'espoir et la crainte luttaient chez eux, à qui l'emporterait.

Quant à « *l'Information* » de Bruxelles, elle se bat les flancs sans arrêter ; le 18 août, elle a émis timidement l'hypothèse que von Hindenburg perdait la boule!...

### II. TU ES UN AFRICAIN, JE SUIS UN AFRICAIN, NOUS SOMMES DES AFRICAINS...

On sait que les instituteurs allemands sont tenus de commémorer la bataille de Sedan. L'un d'eux, Herr Franke de Würzen, a composé pour cet anniversaire une cantate effrénée qui vient de paraître dans le *Berliner Lehrerblatt*, organe des instituteurs conservateurs.

Le *Vorwaerts* du 17 août en a donné quelques extraits parmi lesquels nous choisissons ceux-ci pour leur prodigieuse invention. On voudra bien excuser la rudesse de notre traduction mais le texte original n'a pas la caresse d'une page de Marivaux:

« Les Français ont émigré d'Afrique, il y a 7,000 ans; ils sont apparentés aux Africains du Nord sanguinaires, les actuels Berbères du Maroc et de l'Algérie...

Les vrais Gaulois de sang nord-africain sont célèbres depuis les temps primitifs par leur esprit sanguinaire, leurs instincts de vengeance et de meurtre et leur naturel tourmenteur. Preuves : le massacre de la Saint-Barthélémy (1572), la Révolution faançaise.

La plus épouvantable est la haine ancestrale des vrais Gaulois et leur esprit de meurtre à l'égard des Allemands.

En temps de paix, le Gaulois se couvre d'un masque. Mais, avec la déclaration de guerre, tous les masques tombent... tous les crimes, abominations et lâchetés sont exercés contre les Allemands..., alors la bête ancestrale africaine veut voir du sang, lècher du sang. Alors elle sent une volupté indomptable en tourmentant, maltraitant, martyrisant et assassinant des Allemands...

Il y a en France un nombre exceptionnel d'enfants estropiés, qui mendient, accompagnés de leurs parents bien portants. La mendicité est une bonne source de revenus. Que font donc beaucoup de parents ? *Ils livrent leurs enfants à un institut d'estropiation et y font transformer artificiellement leurs enfants en estropiés.* Le gouvernement français tolère de pareils instituts de martyrs... N'est-il donc point vrai qu'il y a dans le Français un tigre, un goût irrésistible de cruauté...

C'est pourquoi nous devons montrer que nous pouvons agiter le fléau au-dessus du tigre gaulois... Ce n'est que notre supériorité militaire qui contient le monstre gaulois... *Les Germains voulaient la paix et rien que la paix, mais les Gaulois se sont dressés contre Baldur, dieu de la lumière du noble Germanisme.*

### III. LE MIROIR DU MILITARISME ALLEMAND.

Après cela tirons l'échelle, direz-vous. Nenni, biribi mon ami. Le *Vorwaerts*

du 11 août nous a servi une homélie de derrière les fagots qu'il a trouvée dans le « Snomi-Finnland » journal allemand de propagande, rédigé en allemand afin de créer des sympathies envers l'Allemagne (n° 80 du 1er août) :

« Entre le soldat et son supérieur s'ouvre un *formidable abîme*, tout spécialement entre la *recrue* et son *supérieur*. *Ce dernier a toujours raison, le premier jamais*. La tâche du soldat est d'obéir, celle du supérieur de commander. Aveuglément, sans raisonner, le soldat exécute l'ordre de son supérieur. *Lui-même ne doit ni vouloir, ni souhaiter quelque chose*, il est subordonné à la volonté de son supérieur. Le soldat ne doit pas parler, *pas même réfléchir*, — il doit agir conformément à l'ordre de son supérieur.

*La recrue n'est pas un être humain* — ce n'est que sous le commandement de son supérieur *qu'il peut naître de lui un être humain*. Il est une cire molle, que le supérieur peut pétrir à sa guise. — Et la plus grande supériorité du supérieur se montre en ce qu'il laisse croire à son élève que *celui-ci n'est rien*, rien de plus qu'un petit morceau de cire ignorant, sans volonté, *et que tout ce qu'il fait et dit est sottise, bêtise, stupidité. Il doit d'abord sentir autour de sa tête le sifflement du knout du supérieur, puis* — après des semaines et des mois — *la clémence et le secours de son supérieur* le retirent de la poussière, le développent, le vêtent et font de lui un *être humain*, un soldat...

Tout comme le nouveau né est *nu* devant le monde merveilleux et mystérieux, la recrue se trouve devant son supérieur. *Il est le Seigneur Dieu du soldat*. Le Dieu qu'il ne doit pas implorer mais dont il doit respecter et accomplir les ordres sacrés. *Le Dieu du soldat n'est jamais satisfait*, ne remercie jamais, même pour les meilleurs ouvrages, mais ses châtiments pour manquements et désobéissance sont *terribles* (graûsam). Car dans la main du supérieur est la clef de l'enfer sur terre. Cet enfer terrestre n'est pas brûlant; il s'y trouve cependant des pleurs et des claquements de dents. Il est plein de *saleté puante, dans lequel le supérieur plonge le délinquant et ce n'est que lorsqu'il y a suffisamment mariné, que le supérieur peut préférer le pardon à la justice et le tirer du pétrin*. Et voyez! — cette saleté puante a lavé le malheureux de ses fautes. Elle a extirpé l'esprit passionné de révolte de sa propre volonté et fait de lui une blanche et propre cire, que le supérieur peut tenir dans ses mains et pétrir, modeler à son gré, jusqu'à ce qu'enfin son œuvre d'art réussisse et qu'il en fasse sortir un bon, redoutable et *soumis* soldat. »

Le « *Vorwaerts* », demande si le gouvernement allemand peut lui renseigner le nom de cet « excellent » propagandiste de la cause allemande.

### IV. LA BELGIQUE DOIT RESTER INDÉPENDANTE.

Le chancelier Hertling veut faire de la Belgique un gage pour l'Allemagne. Le *Berliner Tageblatt* est d'avis contraire et s'élève contre les dirigeants qui oublient trop facilement que l'Allemagne s'est portée garante de l'indépendance belge. Et le journal précise : « Les pays de l'Entente et les neutres ont toujours

répondu que la question belge est une question de droit. En vertu des assurances données par l'Allemagne au début de la guerre et si l'on considère l'aspect primitif du problème belge, il est impossible de considérer la Belgique comme un gage au même titre que les territoires occupés par nous en France. »

D'autre part, le fameux professeur d'histoire à l'université de Berlin, Delbruck, vient de faire à un rédacteur du *Neues Wiener,* journal des déclarations intéressantes au sujet de la Belgique. Delbruck n'est pas partisan de la théorie du gage : le mieux lui paraît être de laisser la Belgique à elle-même car l'intérêt de la Belgique lui semble la meilleure des garanties que l'Allemagne puisse espérer.

« La Belgique, a ajouté Delbruck, n'est pas une question allemande, c'est un problème qui intéresse l'univers. Je laisse de côté la question de droit et la question morale; je ne considère que la question politique. Et dans ce domaine, l'élément, à mon avis, décisif, c'est que, sans l'indépendance de la Belgique, il ne peut y avoir de paix durable. »

OCULI.

# REVUE DE LA PRESSE

## I. JOSEPH MORESSÉE, ARRACHEUR DE DENTS

Il ment, il sait qu'il ment, il ment en toutes lettres, il ment par omission et son infâme papier souffre des énormités à faire rougir la censure elle-même! Montrons aujourd'hui, au hasard de la fourchette, aux lecteurs de *La Belgique* comment on les berne sans qu'ils puissent toujour, ssur le champ, mettre au point ces turlutaines de coquin :

I. Le 27 mai *La Belgique* a annoncé que les Anglais, en Mésopotamie, commençaient de replier leurs troupes à cause des chaleurs tropicales et que sur l'Euphrate notamment ils avaient déjà évacué Hadidtha à 150 km. au nord de Bagdad.

Mensonge! L'armée du général Marshall qui n'a pas cessé de pousser de l'avant se trouve actuellement à 300 km. au nord-ouest de Bagdad au-delà d'Ana, ainsi que l'établit d'ailleurs la dernière carte allemadne Paasche n° 24. L'autre colonne anglaise qui marche sur Massoul est entrée à Kerkuek d'où 125 km. la séparent seulement de la capitale de la haute-Mésopotamie.

II. Le 3 juin *La Belgique* informe son public que le vapeur américain Président Lincoln (1.861 tonnes) qui rentrait aux Etats-Unis a été torpillé et coulé.

Le lendemain 4 juin, elle rectifie une faute de plume qui semble bien avoir été faite exprès : « le vapeur américain Président Lincoln qui vient d'être torpillé jaugeait 18.168 tonnes brut et non pas 1.861 tonnes comme il a été annoncé par erreur. »

Plus un mot de la circonstance capitale que le navire était sur le chemin de retour et le lecteur dont le sens critique n'est pas aiguisé reste sous l'impression que les sous-marins allemands ont coulé l'importante garnison d'un

navire qui jauge 18.168 tonnes. Pour dire le vrai il eût suffit à *La Belgique* de reproduire la note entre crochets du *Temps* qui s'exprimait ainsi :

« Le Président Lincoln, étant à sa traversée de retour, les pertes sont bornées à l'équipage et au bateau lui-même, il n'en eût pas été ainsi si le vapeur avait été coulé en venant en France; il eût fallu enregistrer un nombre important de victimes, officiers ou soldats.

III. Le 7 juillet notre canard reprend pour son compte dans son 1.434me jour de guerre une fable inconsistante suivant laquelle l'Amérique n'aurait encore expédié en Europe que **trente-quatre** avions!!! et le 10 juillet son rédacteur en chef qui ne sait plus quelle sauce inventer pour empoisonner ses convives leur distribue à bouche que veux-tu la moutarde pour enfants débiles du colonel Egli. Ce Ramollot suisse en a trouvé une bonne! Les transports des troupes américaines? Peuh! Les sous-marins allemands ont mieux à faire qu'à s'amuser à leur jeter des torpilles... « Ce serait en effet une grande faute si les commandants des sous-marins perdaient un temps si précieux et n'utilisaient pas un matériel de cette importance là où le travail se présente, pour avoir l'ambition de couler un transport de 1.500 américains, perdant ainsi de vue le but primordial de la guerre sous-marine... (sic) »

Voilà ce que Moressée imprime tout cru dans son journal au moment où un enfant fait la réflexion que si les Alliés ont tenu le coup en mars et avril au début de l'offensive, quand les Boches avaient la suprématie, grâce au million d'hommes retirés du front russe, l'initiative va revenir à notre camp à mesure que débarquent de plus en plus nombreux les soldats de la République étoilée. (1.019.115 exactement au 1er juillet 1918 — 3 millions pour le 30 juin 1919).

### 2. JOSEPH MORESSÉE, PROFITEUR DE GUERRE.

Tenez-vous bien sur vos jambes! Nous allons vous montrer notre homme sous une autre face qui n'est pas la moins avantageuse pour sa bourse.

Le *bulletin officiel des lois et arrêtés* du 25 mai 1917 a publié les statuts de la société anonyme « les Journaux quotidiens et périodiques » fondée le 30 mars 1917 par devant Me Honnoré, notaire à Schaerbeek.

« Cette société a pour objet l'exploitation de journaux quotidiens et périodiques existant déjà ou à créer, elle pourra notamment acquérir des journaux quotidiens périodiques politiques ou autres et les exploiter sous leur titre actuel ou en les modifiant ».

Le capital social est fixé à 100.000 francs. Il est représenté par 100 actions de 1.000 francs chacune qui sont souscrites de la manière suivante :

| | |
|---|---|
| M. Joseph Moressée, publiciste, rue Charles Martel, 35 . . | 94 actions. |
| M. Edouard Lounoy, employé, rue Valduc, 70. . . . . | 1 action. |
| M. Albert-Léon Willekens, caissier, rue Geefs, 45. . . . | 1 action. |
| M. Martin Ghesquière, sans profession, Bld Clovis, 26 . . | 1 action. |
| M. Albert Raikem, docteur en droit, rue de Mayence, 62 . | 1 action. |
| M. Julien Schoonbroodt, employé, rue du Châtelain, 52 . | 1 action. |
| M. François de Meulenaere, sans profession, place Madou, 1 | 1 action. |

Tels sont les comparses du patron qui consentent à jouer le rôle de marionnettes, tandis qu'il se prépare avec ses quatre-vingt-quatorze actions à remplir ses poches à leur nez.

L'article 47 des statuts prévoit en effet que sur les bénéfices il sera prélevé 5 % pour la réserve légale et que le surplus sera réparti aux actionnaires.

Voyons maintenant le premier bilan. Il a été publié dans le bulletin des lois et arrêtés du 26 juin 1918 :

| | | |
|---|---|---|
| Capital . . . . . | | Fr. 100.000 |
| Bénéfices . . . . . | | 553.057.62 |
| Répartition | à la réserve . . . . | 27.652.88 |
| | dividende . . . . . | 500.000 |

Telle est la somme fantastique que Moressée, au bout d'un an d'exercice, sans compter les plantureux bénéfices que lui rapporte *La Belgique*, s'appuie à lui tout seul peut-on dire, car les piètres sires qui sont suspendus à sa fortune ne reçoivent, pour leur unique action de mille francs, qu'un osselet à sucer!

Pour savourer convenablement cette histoire, il faut relire l'extraordinaire article intitulé « Mise au point » et où, le 9 août, Moressée a émis l'extravagante prétention de s'adresser *au nom du peuple belge* aux Ministres de Hollande et d'Espagne. Enchanté de sentir les coudes de ces grands seigneurs, notre financier, qui se voit déjà dans la carrière, stigmatise avec indignation les fripons qui « édifient des fortunes scandaleuses en usant des procédés les plus répréhensibles. »

Oh la la, retourne-toi, mort aux rats!

### III. HARAKIRI.

Sur la meule de notre numéro 38 (2e série), on s'en souvient peut-être, nous avons aiguisé un vieux sabre de famille en songeant à M. René Lust et, le soir venu, nous l'avons introduit dans sa boîte aux lettres, enroulé de papier de soie, avec la mention manuscrite que voici : « L'Ame Belge » aux collaborateurs de « Primavera ».

Cette fois, M. René Lust et ses amis ont compris le sens de notre invitation. Successivement, ils se sont tous ouvert le ventre sur l'herbe émaillée où, par onze fois durant un printemps plein d'angoisses, ils mêlèrent, couronnés de fleurs et sous l'œil des barbares, leurs danses impudiques.

Après la mascarade des « Jeunes », à quoi nous avons mis un terme, voici « Primavera », morte entre nos mains. Nous en portons allègrement le deuil.

### IV. EXTRÊME-ONCTION.

Restent encore en vie les mirmidons de l'*Essor* (chez Weissembruch, imprimeur du Roi). Nous avons dévoilé, ici même, le signe de la chiourme que ces faux poètes portent bénévolement sur leurs épaules meurtries : Cens. B. 4176/18. Ainsi prévenus du sentiment que leur parade inspire, ils l'ont recommencée, le 20 juillet, sous les sifflets. Ce serait à mourir de rire si des grimaces de ce genre ne donnaient aujourd'hui plutôt envie de pleurer.

Auquel de ces funambules donner la palme du grotesque? A M. Paul d'Arquennes? Il chante la jouissance infinie d'attraper le haut mal dans une forêt orageuse, à minuit, sur un lit de bruyère et de thym. A M. Auguste Habaru, l'enfant chéri des courtisanes? Il sent la fièvre à deux lieues étant sans doute, à dire vrai, sage comme un petit St-Jean. A M. Guillaume De Bruyn, qui mollement étendu dans son fauteuil jure « de se forger quand même une rouge épopée » et qui ne comprend pas le ridicule de s'écrier, pour les besoins de la rime, devant nos maîtres : « Je brandirai bien haut mon luth et mon épée... »? A Mlle Flore Many, dont le cœur est si tendre qu'elle n'a pu se tenir, en regardant passer un train de la Croix-Rouge, de saluer de la main quelque hussard de la mort.

Pour en finir vite avec ces répugnantes pantalonnades, nous présentons à tous ces jeunes gens le sabre de famille encore humide du sang de *Primavera*. Il est plus que temps qu'ils s'en servent s'ils veulent éviter le soupçon vrai ou faux d'émarger à la caisse de l'inavouable société sur laquelle nous avons donné plus haut d'irréfutables précisions. Nous leur faisons encore l'honneur de croire que le manteau de la poésie n'a pas été traîné par eux dans cette ignoble sentine.

Qu'ils le prouvent en disparaissant! Si Weissembruch (imprimeur du Roi) le veut, nous reprendrons volontiers leur provision de papier.